

Moebius

Nymphomanes dans le formol

Patrick Brisebois

La marge

Numéro 105, printemps 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/14329ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brisebois, P. (2005). Nymphomanes dans le formol. *Moebius*, (105), 71–79.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

PATRICK BRISEBOIS

Nymphomanes dans le formol

Les forces occultes m'appuient
Ma prescience dépasse ce que je pouvais imaginer
Sous la terre on peut sentir les choses mieux
Que quiconque
Les vibrations des consciences
Fluctuations de désespoir
Habits et bottes de violence
Sourire crispé de celui qui tuera pour une bonne cause
La fatalité le lit d'hôpital
Boyaux seringues chaises êtres aimés
La puissance des murs qui se referment sur le mourant
Cela me dépasse mais est contenu en moi
Réceptacle vivant des destinées mortes
Aucun ne peut me dissimuler son secret
Les mots apparaissent par magie
Comme sortis de nulle part
Je ne compose rien
Tout surgit du gouffre dans lequel je disparaïs
Le dernier appel
Qui sera le mien
Tournera en rond dans le silence
Il n'y aura plus personne.

*

On a crucifié la Vierge Marie sur le Golgotha
Profané son cadavre
Mordu dans ses seins blancs.

Le sang noir coulant le long de ses cuisses
Était le plus beau des spectacles
Au soleil couchant.

Il y avait foule
Le ciel s'est ouvert
Ciel écarlate et nuages de soufre
S'ouvrant comme un sexe.

La poussière tourbillonnait
S'infiltrait dans les Saintes Plaies
Nous étions cannibales et dévorions le corps
Les yeux larmoyants
La gueule rouge.

Le Fils de l'Homme est apparu
Et a posé ses mains apaisantes sur nos fronts
Nous les enfants sans avenir
Étions enfin heureux
Ce que nous accomplissions était bien.

Ainsi serait le monde.

*

Pas assez de morts dans les cimetières
Jamais assez dans les accidents les attentats les sinistres
et cancers
Nous voulons grandir dans l'église des fausses couches
Nous souhaitons voir les derniers jours de la race
Il n'y aura pas de compromis ni de concessions
On nous a donné tous les droits
Notre sœur crucifiée et violée alors que la cité brûlait
Fut l'ultime sacrifice de l'humanité dans son échec
À reconquérir le cœur des hommes
Trop tard trop tard trop tard
Il est beaucoup trop tard pour vous maintenant.

*

Notre Sœur du Ciel est morte pour nous hier
C'est une ère nouvelle qui s'offre maintenant
Une vie de chaos de terreur et d'illusions
Et la Terre n'aura jamais autant bu
Le sang des hommes.

Il était temps que Son Règne vienne.

*

Ramper dans la détresse
Des autres
Et se rouler sur soi comme
Un serpent.

Ramper sous la lumière
Des autres
Ne voir que leurs pieds
Le sanglot
Dans le vide.

Ne ramper que pour toi
Chevelure de cauchemar
Et ne plus
Jamais
Écrire
Un traître mot.

*

Prends ce bout de filament au ciel
Et laisse-le couler entre tes doigts entre
Toi et moi le long des jours et
De lendemains sciés
On fera table rase de sang
On s'enfuira par tous les pores
Les vibrations de la demeure de chair
Plantes grimpant aux murs au lieu

De cramer
Sous les feux hauts des filaments.

Là où on se cache
Là où on restera jusqu'à la fin
Du temps d'apprendre à aimer.

*

Nelly Arcan s'autodéflorant avec le qu'en-dira-t-on

Descente dans le mal
La gangrène des siècles
L'extase surannée
Les lèpres s'ajustent à nous
Lèvre s'émerveille
Seins de matrice morte
Le livre ouvert
Bitume bécasse goudron
C'est désir de luxure
Arrache-lui tout
La culbute
Dévore-lui le mollet
Papiers divers
Culture rétrograde
Le sexe te déChrist
On t'écoute la tête entre les jambes
Et Kali agonise sous les pluies noires
La langue frappe
Ô crotale du Jugement Dernier
Gobeline finie
Caresse la masse
Les queues glauques
Qu'on te jette la première pierre
Sous les arches écroulées
Ainsi soit-elle
À surveiller ses arrières
Le train de nos enfers
Ne repassera plus.

*

Latex brillant et
Tenter
D'y voir clair
La musique d'acide
Nitrique éclabousse
Les murs
L'entre chien et
Loup se referme sur
Nous
Je n'ai plus l'intention
De respirer
L'air pur
Et toi non plus.

J'ai démolé une vieille machine à écrire
À coups de bottes
Je me suis ouvert les bras
De haut en bas
À l'aide
D'une clef dorée.

Mon avenir est assuré
Dans le Royaume
Des filles droguées jusqu'au
Cœur
Sur leur lit d'agonie
Ma bouche suçant
Les plaies violettes.

*

L'écran explose
On va se rejoindre au cimetière
Ici nous sommes si proches
Tous dans le même four de sorcière
Hansel et Gretel se rentrant les doigts
Dans la gorge et le cul

Crevant cuits
Pas comme dans le conte.

*

Le jour est gris et il n'y a pas cent manières de le dire
Déjà les âmes moites entrent par les fenêtres
Le ventilateur ne tourne plus
On dirait que les gens ont cessé de vivre
Grand silence dans l'ordinateur
Les chats ne font que dormir
Chérie déshabille-toi
On va tuer le temps
Le faire gicler.

*

Je tire mes flèches à gauche et à droite
Peu importe où elles tombent
Qui les reçoit dans le ventre
Ou dans le cœur
J'ai du sang de sauvage
Dans les veines
Ça vient de mon arrière-grand-mère iroquoise
Une vraie furie
Alors attention
Je vous le dis
Ne venez pas marcher sur mes pieds
Ou même sur mon ombre car
J'ai l'œil mauvais
La flèche rapide
La plume facile
Et très pointue.

*

Ici on fait vite le tour de la ville
Toutes les rues débouchent sur les mêmes
Il y a la rivière qui traverse tout ça

Grise et en vie avec sa voix propre
De la brume autour des montagnes
Nous entoure et nous retient prisonniers
Des touristes de fin de semaine
Dans la rue principale
Couples marchant main dans la main
Nous on roule sur nos vélos
Elle devant moi avec sa crinière noire au vent
Avec des mèches mauves dedans
On passe en riant à travers le cimetière
Le froid entre dans mes os de doigts
Le soleil se couche
Et j'ai un œil qui fuit.

*

On me voit marcher dans les rues pendant des heures, des branches se balancent dans mon dos, sons de fouets qui claquent, ils ne peuvent plus rien pour nous, l'éclat des tombes là-bas, ma sœur jumelle ne se trouve plus nulle part, sinon sur mon visage, le long de mon corps, ses ongles qui frémissent, le reste de ses doigts disloquant mon crâne, ses yeux de verre me fixant, son parfum me prenant comme un poignard dans le dos, ses dents tellement blanches, cette main sans doigts sur la vitrine noire, incalculables pièces de désespoir, le gouffre trop lumineux pour les yeux, volcan inversé, les voix et la tempête du monde, fossiles aux yeux creux, la nausée universelle, la mort qui fait peau neuve, avions aux ailes de sang.

Je reposerai sur le lithium de mes écrits, cette fille verte me coiffera à coups de couteaux, nous n'aurons aucun enfant, nous vivons dans les contrées du viol, en remontant les rues principales vides, les boulevards oniriques, les dernières paroles qui glacent le sang, des militaires dans toutes les directions, la nourriture de prison, nous sommes tous en danger désormais, la fille verte se rentre un talon aiguille dans le sexe et saigne.

Des spectres, cette lumière est sur le point de s'éteindre, l'humanité dans ses soubassements les plus profonds, le temps nous pousse, le siècle en vagues écarlates, la pluie rouge qui éclate, des insectes sous nos bottes, nos épouses sont épouvantables, les passants observent leurs dépouilles pendues aux arbres, des corps en convulsions, ce sont les silhouettes les plus sanglantes qui existent, elles resteront emplies de nous.

Je pars pour l'abîme, là où il n'y a pas de charnier pour arrêter la chute, je ne vois plus mes amies vivantes, les dernières secondes de notre vie dans le silence, la détresse de la carcasse, l'oasis de mon enfance, dans l'eau une rêveuse se baigne, ses longs cheveux bleus s'emmêlent dans les algues vertes, elle prend mon crayon et se le plante dans l'œil.

*

Dans le village dans la noirceur des champs de maïs
Tu entends la voix de la Nécromancienne
Avec des fragments d'humanité
Immense miroir de chair
Les ténèbres comme des sœurs aveugles
L'ahurissement dans lequel tu t'éveilles
Confirme que le sommeil
Était l'équilibre véritable
Tu rampes angoissé sachant que tu es déjà un cadavre
Ton poing fermé entraîné à la mort
Dans les yeux des fillettes l'absence de vie
Elles se dressent pendant la nuit des meurtres
Dans la puanteur des flammes
Lourds manteaux d'ombre
Une humeur de fusillade
Une grenade entre les mâchoires
Une forêt orageuse
Les fillettes sans pupilles et assoiffées
Leur influence d'araignées cliquetantes

Leurs jambes d'Évangile
Mains croque-mitaines
Elles traversent nos âmes et nos corps.

C'est la mélancolie qui te flagelle
Ta schizophrénie est une épouvante infinie
Tu as en horreur les Cuves de Haine
Un essaim de fièvres venant te porter un peu d'espoir
Va t'immerger dans la baignoire dans ton vieux sang
Tu es une arme sur un champ de mines
Le ciel sans couleur parsemé d'étoiles livides
Partir avec le vent et les esprits
Sortir de ce trou pourri
Vivant et voué à la mort.

*

Des crânes partout
Des crânes m'entourent
Tous les jours
Peu importe
Où je vais
Je ne vois que ça
Orbites vides
Et dents de chiens
Je ne vis plus avec des hommes
Je vis avec les morts.

Bientôt je pourrai marcher
Sur les eaux perdues
Des femmes enceintes.

L'instant de ma perte
Sera immortalisé par les cris
Des nouveau-nés
Cloués aux murs
De l'évolution
Avec les larmes
De ceux qui m'auront aimé.